

Je suis une femme noire. Mère. Chercheuse de sens. Bâtisseuse silencieuse.

Pendant longtemps, j'ai avancé avec une douleur muette dans le cœur. Une absence d'être, un vide permanent, un manque de réalisation. J'ai souvent ressenti le regret d'être noire. J'ai cherché l'approbation, la reconnaissance, surtout auprès de mes amis blancs, espérant bénéficier des mêmes droits et privilèges, sans devoir me battre pour les obtenir. J'ai voulu ne plus être rejetée à cause de ma couleur de peau, échapper aux commentaires, aux justifications permanentes qui accompagnaient chacune de mes actions.

Depuis l'enfance et l'adolescence, je me suis tue tant de fois. Je me suis effacée pour être « comme eux », pour que mon passage dans la société soit plus facile. Pas forcément simple, mais moins rude que le leurre. Car oui, la couleur de peau accorde des privilèges.

J'ai essayé de m'accrocher, de copier, de rejeter ma propre identité. J'ai cru qu'en reniant ma peau et ma personnalité, je finirais par être acceptée. Mais rien n'y faisait. Plus je me collais à eux, plus je sombrais en moi. Décisions erronées, choix irréfléchis, répétés. Je voulais être comme eux... sans être moi.

Alors j'ai avancé dans une fausse représentation de moi-même. Je résonnais faux. Je vivais faux. Je portais ce masque blanc sur peau noire, que Fanon et Baldwin ont si bien dénoncé. J'ai cherché désespérément de l'aide : parfois on m'invalidait, on me critiquait, on m'humiliait. Alors je dépensais, je m'endettais, j'écrivais, je lisais, je pleurais... Je me suis accrochée, souvent sans conviction.

Et malgré tout, ma tête restait hors de l'eau. Pourquoi ? Comment ? Je ne le sais pas vraiment.

La douleur s'est inscrite dans ma chair. J'ai douté de ma valeur, de mes succès, toujours remis en question. Était-ce vraiment moi ? Était-ce ta pensée ? Ou l'avais-je copié ? Dans certaines situations, j'ai abdiqué. J'ai suivi par peur, comme une lâche. Je me suis adaptée jusqu'à perdre mon propre centre.

Honnêtement, il m'arrive encore aujourd'hui de ne plus savoir qui je suis vraiment. Je me cherche. Je me sens vide de moi. Mon fils, avec humour, a choisi le mot de passe "chicken" pour mes transferts : il a raison. J'ai peur, mais je cherche malgré tout à me retrouver, à cesser de répéter mes comportements sans alignements.

Un jour, une conversation m'a marquée. Mon frère, de retour de Martinique, bouleversé par les vestiges de l'esclavage, m'a dit les larmes aux yeux : « Si je reviens sur terre, je ne veux pas revenir noir. » Ce choc m'a réveillée.

À travers cette douleur, j'ai cherché mon histoire. Mon identité haïtienne, africaine. J'ai pleuré, j'ai été révoltée, bouleversée. Et moi aussi, j'ai pensé : « Pourquoi suis-je née noire ? »

Car pendant des siècles, mes ancêtres ont subi une condition de vie physique et mentales, déshumanisé, humilié, violente, dégradante, abusive justifiées par la couleur de leur peau, de morphologie, de rites. Tout un système légal, social, religieux, éthique même, a validé, a approuvé et perpétué ces massacres.

Et aujourd'hui encore, malgré les apparences et malgré les progrès, le poids reste lourd : injustices voilées, droits masqués, racisme systémique, profilage, invisibilisation. Ce que nous devons encore endurer pour simplement *être*, pour simplement vivre en dignité, en respect, en tant que personne noire.

Le plus douloureux, peut-être, ce sont ces Afrodescendantes qui portent le masque blanc, croyant y trouver les priviléges refusés à leur peau. Agissant et pensant comme « eux », rejetant qui ils sont et reniant les leurs. Mais l'illusion ne dure jamais. Au bout du compte, leurs relations avec les personnes blanches penchent toujours du côté de l'identité blanche, avec toutes sortes de justifications. Il y a ceux qui sont sincères et voient nos réalités, mais il y a aussi ceux pour qui la personne noire demeure toujours en décalage. Et cela n'est qu'un aspect : ici, je ne parle que de la couleur. Imagine maintenant le genre, la diversité... enfin !

Ma bataille intérieure, elle, est loin d'être terminée. Je porte encore les stigmates de la colonisation, du rejet, de l'effacement de nos savoirs. Mais le plus profond, le plus déchirant, a été le rejet de mon identité. Ne plus vouloir habiter ma propre peau noire.

Cette souffrance mentale, je veux la transcender. Je veux apprivoiser mon être, mon identité, m'aimer, me reconnaître.

Car je suis une Femme noire. Mère. Chercheuse de sens. Bâtisseuse silencieuse. Je ne veux plus vivre pour prouver, pour convaincre, pour obtenir. Je veux être. Et cet état d'être est suffisant.